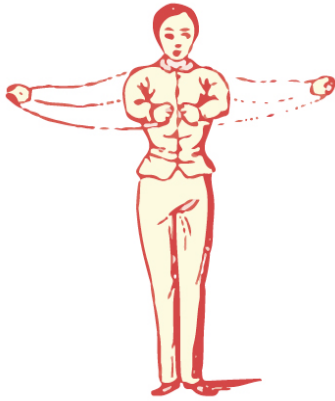


Vers l'inconscient réel

Patricia Bosquin-Caroz



Dans le texte de Jacques Lacan « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* »¹, que Jacques-Alain Miller a dénommé « L'esp d'un laps », on assiste, fait patent, à la disparition de l'algorithme du transfert comme mise en fonction du sujet supposé savoir, ainsi qu'à la dévalorisation de la production de savoir en place de vérité – celui qui se déploie en analyse sous transfert. Il devient vérité menteuse au regard du réel qui ne ment pas, tandis qu'est promu l'inconscient réel, en-deçà de l'inconscient transférentiel. En 1976, neuf ans après la

Proposition de la passe², les progrès de l'analyse et sa terminaison se jaugeraient davantage au regard de la satisfaction qui en est obtenue que de la démonstration de savoir supposé attendu. « L'esp d'un laps » est donc à certains égards un prolongement du Séminaire XI, au cours duquel Lacan, revenant sur le concept du transfert, le dégage définitivement de l'imaginaire pour l'aborder sur le versant symbolique et enfin réel. C'est à ce versant réel que Lacan va donner tout son poids dans « L'esp d'un laps ».

Ce texte vaut également comme une ponctuation dans l'enseignement de Lacan, après les avancées du Séminaire *Encore* et du Séminaire *Le Sinthome*. Il nous introduit à un nouvel abord de la clinique qui n'est plus celui de la disjonction du corps et du langage, ou de sa conjonction par le biais de l'écriture du fantasme promue par le Séminaire XI, où Lacan tente d'articuler deux ordres hétérogènes, celui du langage et du corps pulsionnel. De ce texte se déduit une nouvelle conception du signifiant, non plus considéré du point de vue de son articulation, mais comme cause de jouissance.

Traiter le réel par le symbolique : la psychanalyse et la praxis

La pratique analytique a en effet changé, car les analyses durent dans le temps. Quelque chose, malgré le brassage du sens, malgré le déchiffrement de l'inconscient et les révélations de vérités déployées sous transfert, reste immuable et se répète à l'identique. Lacan l'a constaté et est allé jusqu'à mettre en question la psychanalyse même dans son tout dernier enseignement. La bascule a lieu avec le Séminaire *Encore*, dans lequel une nouvelle définition du signifiant voit le jour. Avant ce moment, pour le dire rapidement, le mot était considéré comme le meurtre de la Chose. C'est ce qui était attendu d'une analyse, que Lacan qualifiait d'*Aufhebung* (élévation, dépassement...), reprenant cette formulation à Hegel. Avec *Encore*, Lacan avance une nouvelle conception du signifiant ; il ne négative pas la jouissance mais lui est consubstantiel. Parler fait jouir, le sens fait jouir, encore et encore. « Il y a une jouissance de la parole, qui fait partie de la métonymie des jouissances substitutives. [...] *Rien n'est sans jouissance* »³. Et J.-A. Miller ajoute que, si la jouissance ne se négative pas, elle peut se déplacer ailleurs, se répartir autrement. « Elle peut se *métonymiser* autrement, mais elle ne peut pas se négativer »⁴. Cet abord du signifiant inséparable de la substance jouissante, Lacan lui donnera finalement le nom de *sinthome*.

¹ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571-573.

² Cf. Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, op. cit., p. 243-259.

³ Miller J.-A., « L'économie de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 77, mars 2011, p. 163.

⁴ *Ibid.*

Dès les premières pages du Séminaire XI, Lacan réinterroge la psychanalyse dite didactique en tant que praxis – ce qu’il ne cessera de faire jusqu’au bout de son enseignement –, à savoir : ce que « de la psychanalyse, on peut, on doit, attendre, et ce qui doit s’y entériner comme frein, voire comme échec »⁵.

Lacan introduit ce Séminaire avec la question : qu’est-ce qui fonde la psychanalyse comme praxis ? Et qu’est-ce qu’une praxis ? C’est, dit-il, une action concertée par l’homme, quelle qu’elle soit, qui le met en mesure de traiter le réel par le symbolique. « Aucune praxis plus que l’analyse, ajoute-t-il plus loin, n’est orientée vers ce qui, au cœur de l’expérience, est le noyau du réel »⁶. Et ce réel c’est le traumatisme comme inassimilable. Traiter le réel par le symbolique est en effet le cœur de la préoccupation psychanalytique, et force est de constater que quelque chose résiste à cette opération de négativation de la jouissance, attendue de l’articulation signifiante. Ce qui résiste, c’est la jouissance, la jouissance comme telle, au-delà de la jouissance phallique.

Freud avait déjà constaté dans son texte « Analyse avec fin et analyse sans fin »⁷ que quelque chose résistait à l’opération analytique, et il préconisait un retour régulier vers l’analyse afin de traiter les restes symptomatiques. Lacan, lui, a inventé la passe pour répondre à cette préoccupation. Et pourtant celle-ci, dont on attendait par la traversée du fantasme l’émergence d’un être nouveau, dégagé de ses affects ainsi que la référence au *guerrier appliqué* de Jean Paulhan l’indiquait, n’a pas résolu la question : que faire avec ce qui ne change pas, c’est-à-dire avec l’invariant de la jouissance ?

Constatons que la Proposition de la passe vient quelques années après le Séminaire XI – elle en est un aboutissement. Là où Lacan avait mis en évidence la conjonction du corps et du langage par l’écriture du fantasme $\$ \diamond a$, il avait proposé comme résolution de l’analyse la disjonction du sujet et de l’objet condensateur de jouissance obturant le manque à être. Mais la fracture du fantasme ne résout pas ce qui se répète à l’identique, « sans rime ni raison »⁸, au-delà de celle-ci, ce qu’attestent les reprises ou le prolongement d’analyses.

L’obstacle du transfert imaginaire

Dans le Séminaire XI, Lacan revisite le concept du transfert à la lumière de ce qu’il va amener de nouveau pour la psychanalyse, le réel, qui est son invention et qui lui vaudra son excommunication de l’IPA⁹. Il fait du transfert l’un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, aux côtés de l’inconscient, la répétition et la pulsion – qu’il fera finalement équivaloir – tandis qu’il tentera une articulation de l’inconscient avec la pulsion.

Il commence, dans ce Séminaire, par dégager définitivement le transfert de l’imaginaire en l’abordant par le biais de son paradoxe. Il distingue tout d’abord le transfert de l’affect immédiat. Le transfert qualifié de « positif » dans l’opinion commune se rapporterait à l’amour, dans le sens d’avoir l’analyste *à la bonne* tandis que le transfert négatif se rapporterait, non pas à la haine, mais à l’ambivalence. Il s’agirait, dans ce cas, d’avoir l’analyste *à l’œil*. Or, ce n’est pas de ça dont il s’agit dans le transfert analytique tel que Lacan le conçoit qui, sinon, pourrait se rabattre sur la relation imaginaire ou réciproque entre deux personnes. Pourtant, il est question d’amour dans le transfert analytique et même d’un amour

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 11.

⁶ *Ibid.*, p. 53.

⁷ Cf. Freud S., « Analyse avec fin et analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes*, t. II, Paris, PUF, 1985, p. 231-268.

⁸ Miller J.-A., « L’orientation lacanienne. L’Un tout seul », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l’université Paris VIII, leçon du 4 mai 2011, inédit.

⁹ Cf. Miller J.-A., « Transfert, répétition et réel sexuel », *Quarto*, n° 121, mars 2019.

qualifié par Lacan d'authentique. Mais de quelle sorte d'amour s'agit-il ? On aime – comme en amour d'ailleurs¹⁰ – celui ou celle à qui l'on attribue un savoir, à qui l'on suppose qu'il puisse nous délivrer un savoir sur notre être. Mais de savoir au début d'une cure, il n'y en a point, ni du côté de l'analyste (qui doit justement mettre ce qu'il sait de la théorie analytique ou de son expérience clinique de côté), ni du côté de l'analysant – là où le savoir devra advenir. Lacan formule que l'amour s'adresse donc au savoir supposé de l'analyste, qui ne sait absolument rien sur vous au début de la cure analytique. Et pourtant, c'est cette opération qu'il s'agit de mettre en oeuvre pour que le véritable transfert analytique se produise et que le sujet se mette à produire ce savoir.

C'est à cet endroit que Lacan situe le paradoxe. Celui à qui on attribue un savoir, on l'aime, mais cet amour peut aussi faire bouchon et empêcher la mise au travail de l'inconscient. Le paradoxe du transfert consiste donc à boucher avec l'amour l'ouverture de l'inconscient. « Ceci est essentiel à marquer, le paradoxe qui s'exprime assez communément en ceci, et qui peut être trouvé dans le texte même de Freud, que ce transfert est à attendre, pour l'analyste, pour qu'il commence à donner l'interprétation » ; « Il n'en reste pas moins qu'il y a un paradoxe, à désigner dans ce mouvement de fermeture le moment initial où l'interprétation peut prendre sa portée »¹¹. Il y a donc un versant du transfert qui fait obstacle à l'expérience et qui lui est inhérente. Quel est-il ? Ce n'est pas tant l'amour que l'analysant porte à son analyste qui fait bouchon mais plutôt l'attente que l'analysant a d'être aimé de l'analyste. Il fait tout pour en être aimé, et se présente à l'analyste à partir du point d'idéal d'où il voudrait être reconnu. Ainsi, on peut se présenter à l'analyste sous les espèces du bon fils de la mère, de la bonne fille du père, du bon camarade, du sauveur... autant d'identifications qui devront tôt ou tard être franchies pour atteindre une autre vérité sur son être, celle d'une identification d'une autre nature, que Lacan ira, dans ce même Séminaire, jusqu'à qualifier de saloperie.

Lacan va finalement rapporter cet amour au sujet supposé savoir et, en 1967, dans sa Proposition sur la passe, il formalisera le début et la fin d'une analyse à partir de l'écriture de l'algorithme du transfert. Comme le remarque J.-A. Miller, avec l'algorithme du transfert, on sort définitivement du registre sentimental pour ramener l'expérience analytique à une affaire de savoir et de recherche de signification de ce qui fait souffrir¹². Lacan fait du transfert un algorithme, une règle du discours¹³, tandis que le symptôme, considéré comme énigmatique, serait cause de l'adresse à un analyste. Les analyses commencent par le signifiant du transfert, qui est ce à propos de quoi le sujet se demande : « *Qu'est-ce que cela veut dire ?* »¹⁴. Cette demande est adressée à un autre signifiant par le truchement du signifiant quelconque, l'analyste, un parmi d'autre, qui délivrera l'interprétation inaugurale, « en tant qu'elle donne une signification d'inconscient à tel signifiant »¹⁵. Ainsi Lacan dira que le transfert, c'est l'interprétation et, en introduisant le sujet supposé savoir, il détachera radicalement le transfert de la personne de l'analyste.

Transfert et répétition : une nouvelle conception de l'inconscient

Lacan, dans ce Séminaire, va également prendre soin de distinguer le transfert de la répétition – au sens de répétition d'une conduite venant à la place d'une remémoration non advenue, telle que Freud a pu la concevoir et les post freudiens de s'y précipiter. Si, dans le transfert, il

¹⁰ Cf. Miller J.-A., « On aime celui qui répond à notre question : qui suis-je ? », *Psychologies*, 19 novembre 2015, disponible sur Internet.

¹¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux...*, op. cit., p. 119.

¹² Cf. Miller J.-A., « Come iniziano le analisi », *La Cause freudienne*, n° 29, février 1995, p. 14.

¹³ Cf. *ibid.*, p. 13.

¹⁴ *Ibid.*, p. 14.

¹⁵ *Ibid.*

est en effet question de répétition, elle est d'une tout autre nature que, par exemple, celle d'une conduite infantile vis à vis de l'analyste en lieu et place d'un rapport à l'Autre parental qui ne pourrait se dire.

Il n'est donc pas question d'interpréter en faisant alliance avec la partie saine du moi du sujet, en faisant appel à son bon sens, pour lui faire remarquer le caractère illusoire de telle ou telle de ses conduites à l'intérieur de la relation avec l'analyste. « Faire appel à une partie saine du sujet, qui serait là dans le réel, apte à juger avec l'analyste ce qui se passe dans le transfert, c'est méconnaître que c'est justement cette partie-là qui est intéressée dans le transfert, que c'est elle qui ferme la porte, ou la fenêtre ou les volets, comme vous voudrez – et que la belle avec qui on veut parler est là derrière, qui ne demande qu'à les rouvrir, les volets. C'est bien pour ça que c'est à ce moment que l'interprétation devient décisive, car c'est à la belle qu'on a à s'adresser »¹⁶.

Quand on parle de répétition en psychanalyse, on peut l'entendre de plusieurs manières : sur le plan imaginaire, sur le plan symbolique, voire sur le plan réel – ce qui est l'apport du Séminaire XI. Dans son premier enseignement, Lacan a abordé la répétition d'un point de vue symbolique, comme retour, dans l'association libre, des signes visant à la restitution de l'histoire du sujet. Lacan arrachait ainsi la psychanalyse à l'emprise de l'imaginaire en introduisant l'instance de l'Autre symbolique. Ce qui faisait obstacle à cette remémoration des souvenirs infantiles était par Lacan considéré comme stagnation imaginaire et cet obstacle au procédé analytique, c'était le transfert lui-même, considéré dans sa dimension imaginaire et réciproque. Freud avait lui-même repéré que la remémoration en psychanalyse pouvait rencontrer une butée : le patient cessait de se souvenir tandis que, dans la relation à l'analyste, il développait les mêmes exigences que dans sa névrose infantile – forme de retour du passé dans la conduite de l'analysant.

La répétition, pour Lacan, n'a rien à faire avec le transfert en dépit de l'affinité avec la répétition des phénomènes transférentiels tels qu'ils se présentent dans l'expérience analytique et tels qu'ils ont été relevés dans l'œuvre de Freud. La répétition imaginaire qui se transfère dans le lieu analytique n'a jamais intéressé Lacan, qui va bien plutôt s'attacher à séparer la répétition imaginaire de la répétition symbolique.

Parallèlement, Lacan fait explicitement du transfert en tant qu'imaginaire « le moyen par où s'interrompt la communication de l'inconscient, par où l'inconscient se referme »¹⁷. Faire du transfert une résistance à l'inconscient n'est pensable qu'à partir d'une possibilité de fermeture de ce dernier. « La tentative de cerner l'inconscient dans une structure temporelle qui est de battement entre ouverture et fermeture »¹⁸, c'est ce qui anime ce Séminaire, précise J.-A. Miller.

Lacan a toujours fait valoir l'opposition entre la dialectique symbolique et la stagnation imaginaire et, s'il y revient, ce n'est pas pour donner une nouvelle traduction à la stagnation imaginaire mais pour introduire quelque chose de nouveau. Cette nouveauté, c'est le terme de fermeture de l'inconscient, qui indique que ce qui fait obstacle au travail analytique de déchiffrement des formations de l'inconscient ce ne sont plus tant les phénomènes imaginaires que la rencontre avec « la réalité sexuelle »¹⁹ de l'inconscient.

Ce que Lacan vise donc, dans ce Séminaire, c'est à arracher le transfert à sa dimension illusoire et à faire valoir ses dimensions symbolique bien sûr – le déploiement de la chaîne signifiante, soit l'inconscient transférentiel –, mais surtout réelle – dimension qui appartient à l'inconscient lui-même. Le transfert est dès lors « la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient » et la présence de l'analyste, sa manifestation. « Présence de l'analyste – c'est

¹⁶ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux...*, op. cit., p. 119.

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ Miller J.-A., « Transfert, répétition et réel sexuel », op. cit., p. 13.

¹⁹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux...*, op. cit., p. 138.

un fort beau terme, qu'on aurait tort de réduire à cette sorte de prêcherie larmoyante, à cette boursoufflure séreuse, à cette caresse un peu gluante [...] La présence de l'analyste est-elle-même une manifestation de l'inconscient, de sorte que lorsqu'elle se manifeste, de nos jours en certaines rencontres, comme refus de l'inconscient [...] cela même doit être intégré dans le concept de l'inconscient »²⁰.

Lacan évoque là la pulsation de l'inconscient qui s'ouvre et se referme. Il dira à ce propos que l'inconscient n'est pas une besace refermée de l'intérieur où nous aurions à pénétrer du dehors, mais est à considérer comme une « *nasse* qui s'entrouvre, au fond de quoi va se réaliser la pêche du poisson »²¹. Le sujet n'est pas seulement représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant, mais est lui-même ce mouvement d'ouverture et de fermeture²². À ce titre le transfert, dit Lacan en se référant aux observations de Freud et au concept de résistance, est le moyen par où s'interrompt la communication de l'inconscient, par où l'inconscient se referme. Loin d'être la passation de pouvoir à l'inconscient, le transfert est au contraire sa fermeture²³.

Prenons un exemple emprunté à la clinique de la passe qui témoigne bien de ce point. Dans le de Bernard Seynhaeve, le corps de l'analyste, par exemple ses bruissements, se faisaient ressentir même dans son silence. Ce trop de présence émergeait dans un temps où l'analysant n'associait plus, suite à une interprétation – « vous aimez trop vos fantasmes ». Durant cette période, qui a duré un an, l'analysant se taisait et la séance se résumait à une poignée de main. S'il était apparu au début de la cure, ce phénomène aurait évidemment constitué un obstacle à l'analyse, mais, à la fin du parcours, il faisait signe d'un réel. Cette stagnation, que notre collègue nommait pour lui-même *désert*, ne ressortissait pas de l'imaginaire mais de la réalité sexuelle de l'inconscient. La situation analytique présentifiait pour l'analysant le fantasme d'être battu par le père. C'est ce *trop de père* terrible dont le sujet allait finalement s'extraire. Le transfert est donc « *la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient*, dans la mesure où l'analyse est le non-rapport sexuel mis en scène »²⁴.

Le réel de la répétition : l'inassimilable

Lacan met en valeur une antinomie entre inconscient et réalité sexuelle : il fait valoir d'un côté l'inconscient symbolique, discours de l'Autre, pur langage réduit à un système combinatoire signifiant, et de l'autre côté « la pulsation de l'inconscient liée à la réalité sexuelle »²⁵ pouvant se présentifier dans le transfert. Comment concilier ceci ? C'est ce que Lacan tente avec ce Séminaire, dont le texte « Position de l'inconscient » sera le point de capiton. Dans ce texte, Lacan tente clairement d'articuler ces deux dimensions et n'a de cesse, souligne J.-A. Miller, de trouver un terme médiateur nouant ces deux registres hétérogènes – en l'occurrence la libido ; ce sera, plus tard, la jouissance.

Lacan chemine vers la conception d'un inconscient réel par le truchement d'un nouvel abord de la répétition, qu'il fera équivaloir à la pulsion même puis, ensuite, à l'itération pure d'un mode de jouir.

Dans le Séminaire XI, Lacan nous introduit à un nouvel abord de la répétition qui prend en compte la dimension du réel. Il va pour ce faire distinguer la répétition symbolique dénommée *automaton* de la répétition *tuché*, la rencontre traumatique.

²⁰ *Ibid.*, p. 115.

²¹ *Ibid.*, p. 131.

²² Cf. *ibid.*

²³ Cf. *ibid.*, p. 119.

²⁴ Miller J.-A., « Come iniziano le analisi », *op. cit.*, p. 15.

²⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 141.

La répétition qui intéresse Lacan dans ses premiers Séminaires est d'abord symbolique. C'est la répétition qui fonde l'inconscient comme discours de l'Autre. Puisque cet inconscient précède le sujet et le détermine, c'est que la répétition même précède le sujet. Pour le dire simplement, il y a des choses qui se transmettent de génération en génération par la voie symbolique. Par exemple, les femmes d'une certaine famille choisissent le même type de partenaire amoureux. Le langage et la répétition des mêmes signifiants est la condition même du sujet de l'inconscient. Mais le sujet n'est pas que déterminé par l'Autre.

Lacan prend également soin de situer le sujet comme achoppement, comme discontinuité, comme coupure par rapport à la détermination du discours de l'Autre. Seulement, pour qu'il y ait discontinuité, il faut qu'il y ait répétition. C'est à partir de la répétition des signifiants de son histoire que le sujet pourra entendre ou faire valoir un trébuchement et qu'émergera un effet sujet, se séparant du discours de l'Autre qui l'a déterminé jusque-là. Le sujet peut alors prendre position – dire oui ou non.

Une coupure peut donc être introduite dans la répétition du même mais, pour que cette vacillation s'introduise, il faut d'abord que se dégagent les signifiants de l'histoire et qu'ils se répètent. L'opération analytique, précise J.-A. Miller, vise à constituer la répétition dans l'ordre symbolique. Autrement dit, elle vise à l'ouverture de l'inconscient qui est déroulement de la chaîne associative.

Si Lacan revient dans ce Séminaire sur ce concept de répétition, ce n'est pas pour en faire valoir la fonction de répétition des signifiants de l'histoire, qu'il désigne du terme d'automatisme de répétition ou *automaton*. Jusqu'alors, la répétition est le retour des signes, l'inconscient au travail ; inconscient et répétition sont donc deux concepts homogènes²⁶. À partir du Séminaire XI, Lacan en fait deux concepts hétérogènes. L'avancée qu'il produit implique de séparer l'ordre de l'inconscient de l'ordre de la répétition. Même si, du fait que nous sommes des êtres parlants dont l'inconscient est structuré comme un langage, et que l'ordre langagier fonde la nécessité de la répétition, on ne peut pas faire équivaloir ces deux concepts.

Lacan va faire valoir une dimension de la répétition qui n'est pas retour des signes – répétition symbolique –, ni reproduction du même dans la conduite – répétition imaginaire²⁷. Et, pour faire valoir cette dimension qui est de l'ordre du réel, il a recours au terme de *tuché*, à entendre comme la mauvaise rencontre qui, elle, ne se produit qu'une seule fois. C'est donc par le biais du traumatisme que Lacan va nous introduire à cette nouvelle catégorie, le réel.

La répétition qui intéresse Lacan dans le Séminaire XI n'est plus de l'ordre de l'inconscient transférentiel, elle est répétition de l'inassimilable, de l'irrésorbable de la jouissance, de la mauvaise rencontre, du traumatisme produit par le signifiant. Dans l'expérience analytique, quelque chose va finir par insister, se présentant à la fois comme non annulable par l'appareil signifiant mais comme motivant la parole de l'analysant.

Il faut pour cela avoir fait des tours et des tours, avoir brassé toujours les mêmes histoires pour que s'isole l'os de la répétition, de ce qui pousse à parler, le réel traumatique.

Une nouvelle conception du *fort-da*

Pour saisir ce qui est inassimilable par le procédé même de la parole, Lacan prend appui sur l'exemple du *fort-da* freudien en le revisitant²⁸.

La répétition signifiante, outre l'ordonnancement de l'histoire qu'elle permet, a aussi pour fonction de raturer l'objet. Lacan, souligne J.-A. Miller, n'a jamais cessé de situer la répétition

²⁶ Cf. Miller J.-A., « Transfert, répétition et réel sexuel », *op. cit.*

²⁷ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 54.

²⁸ *Ibid.*, p. 60-61.

comme un effort pour retrouver l'objet perdu²⁹. La répétition, à cet égard, se situait comme une satisfaction symbolique remplaçant la satisfaction que procurait l'objet. Dans le jeu du *fort-da*, l'enfant ne cesse de répéter ces phonèmes qui accompagnent le mouvement de la bobine. L'enfant remplace sa mère et la satisfaction qu'il en attend par une autre satisfaction, celle de la répétition du *fort-da*. Autrement dit, l'enfant assimile le départ de la mère grâce à l'appareil langagier, qui est à la fois ce qui permet à l'enfant de symboliser l'absence, mais aussi ce qui lui donne une autre satisfaction, celle de parler. Ce jeu, cette répétition des mêmes phonèmes, commémore la perte de l'objet puisqu'il répète les mots qui se sont substitués au manque de l'objet. La répétition n'est plus ici retour du passé mais plutôt perte de celui-ci. Dans une analyse, ce qui va apparaître après de nombreux tours, c'est que les signifiants qui font retour – toujours les mêmes – tournent autour d'un objet dont ils commémorent la perte. Dans une analyse, ce qui s'aperçoit à la fin, c'est qu'on ne cesse pas de commémorer cette perte première à laquelle nous introduit le langage, qui nous sépare à jamais de l'Eden.

Dans le *fort-da* classique, symbolique, l'assimilation de la perte sert le principe de plaisir, procurant en même temps à l'enfant une satisfaction. C'est la maîtrise, la victoire du langage sur la misère humaine, sur la perte première de satisfaction. Dans le Séminaire XI, Lacan fait valoir une autre dimension de la répétition qui n'est plus assimilation de la perte mais répétition de ce qui est inassimilable. Quelque chose ne s'assimile pas grâce au langage. Il y a de l'inassimilable par le signifiant dans l'objet. Autrement dit, si l'enfant répète sans cesse ce jeu, ce n'est pas seulement parce que ces phonèmes se substituent au départ de la mère mais bien parce que l'opération de substitution est ratée, manquée – il répète le ratage. Ce quelque chose qui ne se résorbe pas avec le signifiant, qui ne s'annule pas, va faire le moteur de la répétition : « la répétition, toute symbolique qu'elle soit, apparaît dès lors déterminée par le traumatisme comme réel »³⁰. Cela, poursuit-il, modifie profondément le concept de répétition, qui est à la fois assimilation et appel d'une rencontre avec le réel initial, celui du traumatisme. Avec sa bobine et ses phonèmes, l'enfant répète un traumatisme initial. Comment le cerner ? Lacan va mettre l'accent non pas sur l'attention que l'enfant porterait à la porte par laquelle est sortie sa mère, mais sur la vigilance qu'il porte au point même où elle l'a quitté, au point qu'elle a abandonné près de lui³¹. Ce point, il le nomme *automutilation*.

C'est à partir de cette perte de l'objet qui a un effet traumatique sur le corps de l'enfant que l'ordre de la signifiante va se mettre en perspective. L'enfant va se mettre à parler, non pas tant pour assimiler la perte qu'il a subie que pour commémorer, avec le signifiant, ce qui de cette perte ne sera jamais assimilé par le symbolique. Ce qui va dès lors se répéter, c'est le ratage du signifiant et du réel. J.-A. Miller nous indique que Lacan, bien qu'il ne parle pas encore de jouissance, garde ce terme en réserve quand il évoque le réel traumatique à quoi s'accorde la répétition pour le rater. Lacan parle ainsi de « l'opacité du traumatisme »³², indiquant que celui-ci ne peut se dire comme tel. Tout plus peut-il se cerner dans une analyse, se serrer jusqu'à la marque signifiante sur le corps.

À la fin de son enseignement, Lacan n'évoquera plus le noyau traumatique mais le *traumatisme de la langue*, en tant que celle-ci affecte le corps.

L'inconscient réel

L'inconscient transférentiel est celui qui, par le transfert articulé au sujet supposé savoir, se mobilise. Il implique une articulation entre S_1 et S_2 , il suppose le lien entre les signifiants³³.

²⁹ Cf. Miller J.-A., « Transfert, répétition et réel sexuel », *op. cit.*, p. 14.

³⁰ *Ibid.*, p. 15.

³¹ Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 60.

³² *Ibid.*, p. 118.

³³ Cf. Miller J.-A., « L'inconscient réel », *Quarto*, n° 88-89, mars 2007, p. 8.

Mais ce déploiement de la chaîne signifiante est aussi ce qui rate le réel en jeu, ainsi que Lacan le mettra en évidence dans la « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* »³⁴. Il y fait de l'inconscient déployé comme savoir en place de vérité une élucubration de savoir recouvrant le réel traumatique. Lacan prend alors une autre perspective sur l'inconscient, le séparant de l'inconscient transférentiel pour le ramener à ses premières émergences d'avant que l'association libre ne se déploie : le lapsus, le trébuchement de la langue. De cet inconscient réel, il dira qu'il suffit qu'on y fasse attention pour qu'on en sorte. « Pas d'amitié n'est là qui cet inconscient le supporte. Resterait que je dise une vérité. Ce n'est pas le cas : je rate. Il n'y a pas de vérité qui, à passer par l'attention, ne mente »³⁵. La vérité est menteuse au regard du réel traumatique, du traumatisme. Et ce que Lacan va désigner par inconscient réel, c'est un inconscient qui ex-siste, préexiste à la chaîne signifiante associative qui va dans un second temps le recouvrir. Cet inconscient réel, dit J.-A. Miller, est analogue, homologue au traumatisme³⁶.

N'est-ce pas ce que Lacan approchait déjà avec le *Séminaire XI* en distinguant l'inconscient comme structure discursive de l'inconscient dont la structure est scandée par le battement de la fente par où émerge quelque chose ? Quelque chose qui est « amené au jour – un instant »³⁷, dit-il, car le second temps est de fermeture. Apparition évanescence car, d'y faire attention dira-t-il cette fois dans « L'esp d'un laps », on n'est plus dans l'inconscient³⁸.

Une analyse se déploie bien sûr entre ces deux pôles, entre attention et émergence, entre inconscient transférentiel et inconscient réel. Mais la fin de la cure est à situer au regard d'un réel en-deçà de l'inconscient transférentiel, dont on aurait fait des tours et des tours jusqu'à plus soif, jusqu'au *désêtre*, jusqu'à l'impossibilité de traiter la jouissance par le savoir, jusqu'à l'impossible à dire le traumatisme initial. Et c'est ce traumatisme initial qui, dans l'urgence, pousse à parler à un analyste afin d'en attendre une satisfaction.

Dans « L'esp d'un laps », Lacan évoque une satisfaction de la fin de l'analyse. Contrairement à la fin promue dans la Proposition de sur la passe, où le gain est à situer du côté du savoir que l'analysant deviendrait, le versant économique est là mis en avant.

Quelle est cette satisfaction de fin ? Elle est souvent qualifiée de gain de vie au regard d'un savoir-y-faire nouveau avec ce qui ne change pas mais néanmoins se réduit à la percussion de la langue sur le corps, autorisant un maniement plus satisfaisant de ce qui jusque-là faisait souffrir.

Pour illustrer ce point, prenons un exemple emprunté à la clinique de la passe. Notons que la plupart des témoignages ayant donné lieu à une nomination d'AE³⁹ pourraient également se lire à partir du gain de satisfaction qui ne va pas sans une réduction du sens joui à l'os du symptôme, jusqu'à l'indicible.

Ce passant, Leonardo Gorostiza, avait pu isoler la singularité de son mode de jouir par une nomination finale : il était le chausse-pied sans mesure⁴⁰. Il avait finalement trouvé, dans cet oxymore, le nom de son mode de jouir. Enchâssé qu'il fut dans le sans-mesure maternel dont il avait pâti, il en avait été du même coup la mesure. Dans sa pratique, il se faisait aussi mesure des cures, mesure de la folie féminine. Pour cela, il devait sans cesse ajuster son regard. Il fixait pour voiler, disait-il. Le regard était son chausson. Mais dans l'analyse, l'Autre tapi dans l'ombre guettait sa démesure. C'était l'analyste, présentifiant, pourrions-nous dire pour l'analysant, la réalité sexuelle de l'inconscient, indexée par un excès de

³⁴ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *op. cit.*, p. 571.

³⁵ *Ibid.*

³⁶ Cf. Miller J.-A., « L'inconscient réel », *op. cit.*, p. 9.

³⁷ Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les Quatre concepts fondamentaux...*, *op. cit.*, p. 33.

³⁸ Cf. Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *op. cit.*, p. 571.

³⁹ AE : Analyste de l'École. Titre délivré pour trois ans à ceux qui, au terme de la procédure dite de la passe, sont jugés susceptibles de témoigner des problèmes cruciaux de la psychanalyse.

⁴⁰ Cf. Gorostiza L., « Le chausse-pied-sans-mesure », *La Cause freudienne*, n° 74, mars 2010, p. 32-36.

présence du regard. Le sujet finira par prendre la mesure de sa propre démesure pulsionnelle, qu'il avait jusque-là placée au lieu de l'Autre. Pour cela, il fit usage d'un instrument, un signifiant de son histoire, sorte de nomination paternelle que l'analyste lui avait restaurée : un chausse-pied. Cet instrument de mesure phallique lui avait servi enfant pour se séparer de la démesure maternelle. Le chausse-pied, dans sa forme dessinée, était aussi à l'envers le bord avec lequel il ajustait son regard. Muni de ce S_1 , il put articuler sa démesure à la mesure. Il était lui-même devenu ce paradoxe : un chausse-pied sans mesure. Il était ça, son nom de *sinthome*. Cette réduction obtenue permit dans le même temps un allègement du mode de jouir scopique, libérant par-là même une satisfaction nouvelle.